

Ibrahim parmi les autres représentants de la prose narrative moderne ; cette originalité tient beaucoup plus au style, à ce dépouillement nerveux, à cette rapidité qui est la marque même d'un auteur à l'intelligence aiguë, ennemi déclaré de toute emphase et de tout conformisme — celui-ci serait-il coulé dans une langue musicale et rythmée, à la manière traditionnelle — qu'aux thèmes traités, qui sont communs à cette génération : l'oppression, la passivité populaire, les nobles aspirations déçues.

C'est une heureuse initiative que d'avoir fait suivre la traduction de la version non expurgée du texte de *Tilk ar-râ'iha*, par celle d'une postface de l'auteur, qui, faisant retour aujourd'hui sur les circonstances de la publication de ce récit, en 1966, s'amuse des raisons qui avaient alors conduit à son interdiction — « vulgarité », « négativisme » — et réaffirme, gravement, son engagement esthétique fondamental : « être à l'écoute de [sa] voix intérieure, prendre le réel à bras-le-corps, sans se préoccuper de la sensibilité bourgeoise ou de considérations d'opportunité ».

Pierre-Jean Rémy : *Algérie, bords de Seine*. Paris, Albin-Michel, 1992, 358 p.

Il faut comprendre le titre comme une seule expression, comme un continuum reliant la ville d'Oran — où un jeune stagiaire énarque est envoyé, en 1961 — à la capitale d'un vieux pays qui vit les tourments et les passions de ce qui n'est pas alors perçu comme une simple décolonisation ; et les allers-retours du jeune et incertain héros d'un récit plus linéaire et plus aisé à suivre que les précédents romans du même auteur, constituent la substance même de cette trame algéro-française, indestructible croyait-on.

Par la mise en œuvre d'une dimension familiale — la recherche par le protagoniste d'une jeune sœur qu'il ne se connaissait pas, et qui devient, dès qu'il apprend son existence, une sorte d'étoile de salut, poursuivie et désirée —, l'intrigue de ce récit reprend cette même idée graphiquement exprimée par le titre. On peut noter d'ailleurs que, née de l'union du père du personnage principal avec une femme musulmane, cette petite fille, objet de la quête de celui-ci, se trouve être, pour lui, une demi-sœur, une *okht* et non pas une *shaqiqa* ; par là, et au-delà de son invraisemblance toute romanesque, cette

configuration fait signe obscurément en direction d'une utopie : celle d'une « fraternité » retrouvée entre les deux peuples, fraternité incomplète sans doute, mais bel et bien charnelle, et non pas abstraite et bavarde, à l'image de ces belles âmes de gauche qui apparaissent çà et là dans ces pages, sous un jour plaisamment ridicule.

Ainsi s'impose et se développe peu à peu une idée qu'il serait bien peu « *politically correct* » d'exprimer autrement que, justement, sous une forme romanesque, en l'occurrence bienvenue : à travers la Méditerranée, on ne change pas de pays. Et la présence fugace dans ce roman d'un personnage venu de la *Trilogie chinoise* du même P.-J. Rémy, nous confirme sans doute cela, que disait déjà *Chine* avec une ampleur incomparable : il existe entre la France et certains pays des attachements indestructibles, qui tiennent encore par le rêve et par l'amour, quand tous les autres liens se trouvent — apparemment — brisés.

*Les nouvelles questions d'Orient*. Paris, Hachette, « Les Cahiers de l'Orient », 1991, 250 p.

Ce volume au format de poche à la typographie élégante et serrée contenait déjà, au moment de sa parution, fin 91, beaucoup